



**HAL**  
open science

## La maison et la ville en Narbonnaise

Jean Guyon

► **To cite this version:**

Jean Guyon. La maison et la ville en Narbonnaise. La Maison urbaine d'époque romaine en Gaule narbonnaise et dans les provinces voisines : Actes du colloque d'Avignon (11-13 novembre 1994), 6.1, Service d'Archéologie du Conseil Général de Vaucluse, pp.245-251, 1996, Documents d'Archéologie Vauclusienne. hal-04569862

**HAL Id: hal-04569862**

**<https://hal.science/hal-04569862>**

Submitted on 6 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA MAISON ET LA VILLE EN NARBONNAISE

Jean Guyon

et le groupe de recherche  
sur la Topographie urbaine de la gaule méridionale

Parce qu'elle invite à tourner désormais les yeux aussi vers la ville, cette dernière contribution consacrée à la Narbonnaise servira moins de complément que de contrepoint aux précédents rapports qui ont présenté, par touches successives, les maisons de la région en elles-mêmes et pour elles mêmes. Ce qui implique que sa tonalité sera un peu différente ; car si à propos du décor, par exemple, et singulièrement pour les enduits muraux, il est possible, comme on l'a vu, de broser de solides esquisses que de nouvelles découvertes ne devraient pas trop remettre en cause, s'agissant de la maison et la ville en revanche, le trait devra toujours être beaucoup plus léger, parfois même comme suspendu. Non pas tellement parce que, dans les limites d'un simple rapport, l'élargissement donné au champ d'étude commande d'aller à l'essentiel ; s'il faut, dans le cas présent, s'interdire des développements trop affirmés, c'est pour d'autres raisons, plus fondamentales, qu'un mot suffira à évoquer, tant elles sont évidentes.

D'abord, il n'est pas si commun que des villes offrent assez de maisons pour se prêter à une véritable approche du sujet : faute de fouilles suffisantes, certaines restent pour nous des "blancs", ou presque ; c'est le cas, notamment, à Antibes ou Béziers, pour ne retenir que deux noms d'une longue liste. Et lorsque les recherches ont été plus nombreuses, leur exploitation est souvent problé-

matique à cause du caractère très partiel des données disponibles : ainsi, par exemple, dans une ville pourtant aussi importante qu'Arles, où, à l'exception –et encore– de la grande *domus* de la Verrerie à Trinquetaille, les seules maisons qui aient été reconnues dans leur intégralité sont celles qui ont été installées de façon systématique au Ve siècle dans les alvéoles du cirque (et qui constituent, de toute façon, un mode assez particulier d'habitation, qui se prête malaisément à une mise en série). Enfin, même lorsque plusieurs maisons, voire de nombreuses maisons, s'offrent à l'étude –à Vienne et Vaison, Nîmes et Orange, voire Aix ou Fréjus, par exemple–, la surface fouillée reste malgré tout infime par rapport à celle de l'agglomération antique. Le constat n'est pas nouveau –tous les familiers de ce classique qu'est l'*Histoire de la France urbaine* le savent bien– mais en dépit des grands chantiers ouverts depuis une décennie dans les villes du Midi, il reste d'actualité. Voir ainsi le cas de Nîmes, où malgré de récentes et spectaculaires découvertes, les secteurs reconnus à ce jour ne couvrent pas 2 % de l'aire remparée –qui n'était certainement pas tout entière habitée, il est vrai.

Cela suffit à expliquer, notamment, la difficulté que nous aurons d'ici peu à appréhender un phénomène aussi essentiel, à toute époque, pour la vie urbaine que celui de l'existence (ou non) de quartiers, avec leur physionomie singulière ; mais

autant vaut, à plus large échelle encore, en bien des villes, pour ce que nous pouvons connaître à coup sûr – et non à titre de simples hypothèses – d'éventuels schémas d'urbanisme. Et même si, par improbable, le rythme des fouilles urbaines devait encore être accru à l'avenir (et la tendance, on le sait, va plutôt en sens inverse), tout porte à croire que dans ces deux domaines, et d'autres encore que l'on pourrait évoquer à titre d'exemple, les progrès resteront probablement assez lents ; car les obstacles à la connaissance tiennent moins dans le cas présent à des données contingentes qu'ils ne sont inhérents au sujet lui-même, comme on vient de le voir. Un tel constat ne doit point porter au découragement ; il signifie simplement que le thème de la maison et la ville n'est pas l'un de ces champs d'étude assez bien défrichés (ou aisément défrichables) pour que l'on puisse commodément en faire le tour le temps d'une synthèse, mais bien plutôt un chantier encore très largement ouvert – ce qui, au bout du compte, est plutôt stimulant.

En la matière en effet, l'enquête préalable ne saurait être résumée à une simple (et fastidieuse) collecte de documents ; elle doit nécessairement passer par la mise en œuvre d'une information par nature très disparate, sous une forme qui soit assez systématique pour que les comparaisons d'une ville à l'autre, d'une maison à l'autre, puissent être faites aussi commodément et rapidement que possible, tant pour les plans que pour les analyses descriptives. Ce qui suppose bien du temps et commande surtout, à cause de l'ampleur de la tâche, une approche collective du sujet. Or, depuis quelques années, une telle démarche est précisément celle d'un groupe de travail qui s'est donné pour but d'élaborer cet *Atlas topographique des villes de Gaule méridionale* dont, peu avant sa mort, Paul-Albert Février avait lancé l'idée au sein du Centre Camille-Jullian ; il était donc naturel que ce groupe fût invité à apporter sa contribution à ce Colloque, et il l'a fait sous deux formes complémentaires : par le biais de ce rapport et par la rédaction d'un Atlas des maisons de Gaule Narbonnaise, qui constitue le second volume du présent ouvrage.

Cet Atlas s'inspire, comme il est naturel, de l'*Atlas topographique* encore à paraître, en particulier pour les synthèses consacrées à chacune des villes, qui constituent autant de "bonnes feuilles" de différents fascicules en cours d'élaboration ; il en diffère en revanche pour la présentation des maisons elles-mêmes, dont les plans, spécialement redessinés, ont été accompagnés de fiches descriptives également conçues pour l'occasion. Il s'est agi par là de répondre à l'un des buts premiers du colloque, qui a voulu, à propos des maisons romaines de Narbonnaise, moins présenter une synthèse dont l'heure n'est sans doute pas encore venue, que forger l'outil indispensable à l'élaboration de cette synthèse, sous ses différents aspects ; c'est pourquoi, d'ailleurs,

la finalité des fiches n'a pas été limitée à la seule topographie : les auteurs des autres relations consacrées à la Narbonnaise y ont ainsi trouvé quelque élément pour leur réflexion, même s'ils n'ont pu, en raison des délais, disposer avant les débats de l'intégralité d'une documentation que l'on peut tenir pour pratiquement exhaustive. Cela est vrai du moins pour les chefs lieux de cités de l'administration romaine, vers lesquels l'intérêt a été tourné en priorité, de sorte que, par rapport à la liste des *ciuitates* de Narbonnaise, les "blancs" répondent pour l'essentiel à des lacunes de la documentation, non de l'enquête ; mais comme c'est surtout dans ces *ciuitates* que les fouilles ont livré des maisons, le primat ainsi accordé aux chefs lieux se justifie assez, et il est d'ailleurs tempéré par l'ajout de contributions qui ont permis d'étendre significativement le champ d'investigation, en traitant de quelques agglomérations secondaires parmi les plus importantes de la province, Glanum, Olbia et Toulon.

C'est de cette richesse documentaire que procède d'autre part le présent rapport, qui constitue, on l'a dit, la seconde contribution au colloque du groupe de travail sur la topographie urbaine de Gaule méridionale ; car si sa rédaction finale est le fait d'un seul, son élaboration est le fruit d'une réflexion collective, qui a constamment pris appui sur cet Atlas des maisons auquel il conviendra de toujours retourner. Ainsi s'expliquent les incessants renvois qui seront faits d'ici peu au matériel documentaire rassemblé dans le second volume de cet ouvrage, et que nous avons volontairement laissés sans indication précise de pagination, autant pour alléger l'exposé que pour inviter le lecteur à se reporter aussi longuement que nécessaire aux plans des maisons et aux synthèses sur les différentes villes – donc à suivre un mouvement inverse de celui qui a présidé à la confection de notre contribution. S'il veut bien se livrer à cet exercice, nous espérons en effet qu'il trouvera là non seulement les "pièces justificatives", comme on disait jadis, qu'il est en droit d'attendre, mais, plus encore, toute une vision à la fois plurielle et nuancée de la réalité qui servira pour lui d'indispensable contrepoint à ce rapport avant tout consacré – c'est la loi du genre – à quelques idées simples, presque simplistes, qu'il nous a paru utile de retenir au terme de notre commune réflexion.

Autant commencer, de façon peut-être un peu provocatrice, par une proposition qui s'est progressivement imposée à nous, au fur et à mesure que nous avançons dans notre enquête : au sein de la ville romaine, la maison nous a paru jouer un rôle suffisamment essentiel pour faire figure, à sa façon, de véritable élément structurant.

Avons-nous été victimes de l'intérêt porté à notre sujet pour en juger ainsi ? Le lecteur est en droit de se poser la question, après les analyses par lesquelles Pierre Gros a ouvert nos débats, en

insistant au contraire, et à juste titre, sur le rôle qui était dévolu en ce domaine aux monuments publics, autour desquels les villes ont été organisées, et qui seuls, répondent à un programme urbanistique à forte implication idéologique. En Narbonnaise tout particulièrement, la démonstration n'est plus à faire en effet, surtout après ses travaux et ceux de ses élèves, dont la légitimité est d'autant plus grande qu'ils s'accordent parfaitement avec la vision que les Anciens eux-mêmes ont voulu nous laisser de leurs villes : jusqu'à l'extrême fin de l'antiquité, et même pendant le haut moyen âge, les descriptions ou les images qu'ils en ont données font place essentiellement, quand ce n'est pas exclusivement, aux monuments publics.

Du reste, dans la législation comme l'urbanisme romains, le statut de la maison est fragile par rapport à celui des équipements publics, qui occupent d'ailleurs significativement dans la ville une place essentielle (songer à Arles, où le gros de l'espace à l'intérieur de l'enceinte leur est apparemment dévolu, voire à Alba, où ils paraissent couvrir le tiers de la superficie totale) : à Nîmes, peu avant notre ère, un pan entier de la ville a disparu pour faire place au forum ; à Fréjus, de même (mais un peu plus tard : avant les années 30), aux abords du centre ville toujours, plusieurs maisons ont été rasées pour aménager à leur emplacement une large rue ; et l'on verra également, par l'exemple de Glanum, comment habitat privé et constructions publiques ont même pu occuper alternativement un même espace, au gré des choix successifs d'un urbanisme ici particulièrement volontariste et changeant. Si l'on ajoute que les demeures privées étaient susceptibles, inversement, d'être étendues au détriment du domaine public, comme le montrent, dans presque toutes les villes, ces empiétements sur la voirie qui réduisent, et parfois annihilent complètement, des rues importantes, on pourra bien légitimement se demander s'il ne faut pas quelque goût du paradoxe pour faire de la maison, comme nous le proposons, un élément de la structuration de l'espace urbain antique. Notre conviction, pourtant, résulte de trois constatations simples, presque triviales.

Celle-ci, d'abord, qui découle de l'examen d'un cas d'école privilégié, celui de ces villes romaines, colonies ou postes militaires, dont la fondation impliquait une création *ex nihilo* (ou presque, car il est rare qu'un habitat antérieur, si modeste soit-il, n'ait pas servi d'appui à ces nouvelles agglomérations) : même au sein d'un urbanisme qui est alors généralement réglé, c'est bien la maison qui signe le succès de cette maîtrise préalable de l'espace, en lui donnant vie. On pourra le vérifier par exemple à Fréjus, au Clos de la Tour, mais autant vaut pour Aix-en-Provence, aux abords immédiats du centre monumental : si les fouilleurs ont bien interprété les données qui leur ont été livrées par le réaménagement de la Cour de l'archevêché, sur ce

site, la surface circonscrite par un réseau de rues que l'on croira volontiers contemporain de la création de la ville, dans le dernier quart du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, n'a pourtant été occupée –et en partie seulement– qu'aux alentours du changement d'ère ; elle a ensuite été entièrement lotie vers la fin du I<sup>er</sup> siècle, à la faveur de l'aménagement d'une *insula*, plus tard pourvue de portiques dont les extensions successives ont entraîné, dès le III<sup>e</sup> siècle sans doute, l'abandon de l'usage charretier d'un *decumanus*. Ce n'est évidemment qu'un exemple parmi d'autres, mais il montre bien comment la construction, puis les extensions d'une maison ont pu structurer (puis déstructurer jusqu'à un certain point) un secteur qui serait resté sans cela un terrain vague face au forum.

A quoi l'on ajoutera un second trait par lequel la maison joue un rôle au moins aussi essentiel pour la structuration de la ville : elle contribue, elle aussi, pour sa part, à la maîtrise de la topographie. Cette maîtrise a souvent été présentée –songer à nouveau aux classiques analyses de l'*Histoire de la France urbaine*– comme un trait caractéristique de la ville proprement romaine, et ce jugement reste largement fondé, même si nos collègues protohistoriens inviteraient probablement aujourd'hui à lui apporter quelques nuances. Mais l'on en donne le plus souvent pour preuve les terrassements considérables mis en œuvre pour la construction de monuments publics, tels l'aire du forum d'Avignon ou le port de Toulon, voire la Plateforme ou la butte Saint-Antoine à Fréjus, sans d'ailleurs toujours relever que sur ces deux derniers sites, les bâtiments officiels qu'il s'agissait d'aménager étaient de caractère résidentiel ; or, pour ne prendre que cet exemple, un chantier comme celui de "Villa Roma", à Nîmes, vient de révéler comment dans cette ville, la topographie a semblablement été maîtrisée pour permettre d'intégrer à l'espace urbain les pentes, fort raides, du Mont Cavalier, et si les aménagements sont de moindre importance que dans les autres cas précédemment évoqués, ils relevaient bien cette fois en revanche d'un habitat privé.

Ces considérations sur l'originalité de la ville romaine par rapport aux précédents protohistoriques invitent à une dernière remarque sur l'importance que revêt la maison pour notre sujet : c'est par elle, surtout, que sont communément mesurés les progrès de la romanisation. Non sans paradoxe d'ailleurs (au moins en apparence), quand l'on souligne aussi volontiers d'autre part que ce sont les maisons (ou plutôt les îlots) qui font la ville protohistorique, tandis que la ville romaine se signale au contraire par ses monuments ; mais c'est que que, si éminents qu'ils soient (par leur valeur symbolique comme par leur articulation au sein de programmes cohérents), ces monuments doivent surtout être considérés, précisément, comme autant de *signes*, dont, seule, une étude de l'habitat permet d'évaluer la réelle pertinence. Voir ainsi

l'exemple d'Alba, où, même auprès du sanctuaire indigène de Bagnols, des maisons plus amples et d'un type nouveau ont succédé, dès l'époque augustéenne, à un habitat traditionnel, ou encore celui de la résidence Saint-Florent à Orange, où la reconstruction de tout un quartier, dans le courant du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, a permis, en bien des cas, de faire une plus large place à des éléments "à la romaine" au sein de maisons qui gardaient encore à l'origine beaucoup de traits de l'habitat proto-historique ; et l'on pourrait produire bien d'autres exemples, mais est-il nécessaire d'insister ? Les maisons paraissent de si sûrs critères de la romanisation que leur disparition est souvent interprétée comme un indice, moins d'une mutation urbaine que d'un certain échec de la civilisation antique –une interprétation sur laquelle nous essaierons de revenir en terminant, pour la nuancer.

Si importantes qu'aient été les maisons pour la structuration et le succès de la ville romaine, elles étaient pourtant tributaires de bien des contraintes, qui expliquent les choix qui ont présidé à leur construction, et donc, bien souvent, l'aspect même du paysage urbain auquel elles donnent si largement forme : c'est un deuxième point sur lequel nous voudrions maintenant insister.

Contraintes d'ordre topographique, d'abord. Car après avoir souligné que les maisons contribuaient à assurer la maîtrise de la ville sur son site originel, il faut aussitôt ajouter qu'elles le faisaient à la mesure, modeste, qui est la leur : pour remarquables que soient les aménagements d'un secteur comme celui de "Villa Roma" à Nîmes, ils ne permettaient pas la construction de demeures de grande ampleur, comme on en connaît ailleurs, même dans cette ville. La remarque va tellement de soi qu'il est inutile d'insister, sinon pour souligner le caractère privilégié de cet exemple, qui justifiait qu'on y revienne d'un mot : dans la région en effet, rares sont les villes où l'on peut mesurer de façon aussi précise, et sur une telle surface, comment ont été affrontées de telles contraintes. On n'en dira pas autant –s'agissant de la Narbonnaise ! – à propos des contraintes dues à l'histoire, et donc, avant tout, à l'héritage d'un urbanisme antérieur, voire d'un proto-urbanisme en certains cas. Pour bien montrer la variété de ces contraintes et des réponses qui leur ont été apportées, on en donnera deux exemples, choisis dans des mondes très divers, et forts différents l'un de l'autre ; car si les transformations apparues à partir du tournant de notre ère ont également été importantes sur ces sites, elles ont suivi dans les deux cas un cheminement différent.

Le premier exemple sera fourni par la maison au Dauphin à Vaison-la-Romaine, devenue un véritable cas d'école depuis les analyses de Christian Goudineau : sans rupture affirmée, elle donne de voir se transformer en véritable *domus* une demeure de notable d'un gros bourg assez important pour

être devenu, dans la Narbonnaise romaine, l'un des chefs-lieux des Voconces. La situation était naturellement assez différente dans les villes anciennement régies par un urbanisme réglé, comme par exemple celles fondées par les Grecs, à commencer par Marseille, dont des fouilles récentes permettent –enfin– d'entrevoir ce qu'elle est devenue à époque romaine : dès le début du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, l'abandon de l'habitat hellénistique et les modifications apportées tant aux techniques de construction qu'au décor ou à l'organisation de la maison sont tels ici que la rupture pourrait paraître radicale, si n'avait été préservé en revanche un élément essentiel, et très contraignant, de l'urbanisme antérieur –le réseau des rues, qui est demeuré inchangé.

Pour dissiper toute équivoque, on ajoutera seulement que ces deux allusions, forcément très rapides, à la maison au Dauphin et aux quelques *domus* actuellement reconnues de Marseille avaient pour seul objet d'illustrer la variété des évolutions possibles, et non la prétention de constituer des paradigmes des transformations advenues dans les villes anciennes, –disons, pour faire bref, indigène ici et grecque là ; qu'il suffise pour le mesurer de renvoyer à la contribution que Dominique Garcia vient ici de nous présenter sur Lattes, et qui nous paraît donner, en dépit du décalage chronologique, une illustration assez générale des problèmes liés à la reconstruction d'une ville pour servir d'enseignement même pour des époques ultérieures. Et pour le reste, on n'oubliera pas que l'évolution de la maison au Dauphin, et de quelques autres analogues, ne peut être généralisée à la totalité de Vaison comme le montre assez l'ensemble du dossier de cette agglomération ; ni que des "villes de Marseille", telle Olbia, pouvaient différer sensiblement de leur métropole, qui ne peut donc passer pour un modèle : car ici, la seule maison d'époque romaine dont la chronologie soit bien assurée présente, pour le tournant de l'ère, un plan des plus archaïques –celui des maisons à *pastas*, bien connu du monde grec pour le Ve siècle avant notre ère...

A ces contraintes liées à la reconstruction ou à la rénovation d'agglomérations anciennes, s'en ajoutaient d'ailleurs d'autres, dès lors que la ville s'étendait sur ce qui n'était jusqu'alors qu'une campagne : celles dues à l'existence d'un parcellaire rural, dont l'importance a parfois été négligée. Par chance, la documentation fournit désormais au moins deux exemples particulièrement significatifs du poids de telles contraintes, car, à chaque fois, la configuration de l'habitat paraît conserver les grandes lignes du paysage agraire originel, comme fossilisé au sein de la ville nouvelle : la chose se vérifie aussi bien sur le site de la ZAC des Halles à Nîmes qu'à Saint-Romain-en-Gal, ce quartier de l'antique Vienne sur la rive droite du Rhône. Or, si ces lotissements appartiennent à des villes indigènes vite devenues colonies, ils relèvent bien de l'âge colonial ; on le soulignera, ne fût-ce que pour

donner de ce qu'était une ville romaine une image, bien réelle, qui diffère sensiblement du plan uniforme qui traîne encore dans certains ouvrages de vulgarisation. Que l'on songe par exemple à tel livre, pourtant récent, qui dessine, pour Aix-en-Provence un hypothétique carroyage, parfaitement uniforme, sur toutes les pentes de la colline d'Entremont, presque jusqu'à toucher l'ancien oppidum salyen, alors que l'aire urbanisée était certainement beaucoup plus réduite dans cette ville, comme le montre l'implantation des nécropoles, et que certaines artères, même parmi les plus importantes, rompaient sûrement par endroits avec la stricte orthogonalité du gros du réseau des rues.

Il reste pourtant que des carroyages ont bien existé, et que des villes, ou des parties de villes, ont été le fait de lotissements volontaires, qui ont fait table rase du paysage antérieur, quel qu'il fût ; et en ce cas, hormis la topographie déjà évoquée, les seules contraintes que les constructeurs ont connues étaient celles des modèles qu'ils ont voulu suivre. L'existence de tels modèles n'est pas douteuse en effet (c'est elle qui sous-tend les analyses, déjà mentionnées, qui jugent des progrès de la romanisation par l'étude de la maison) et l'on en trouve de bons exemples dans la région dès l'époque augustéenne à laquelle appartiennent, en règle générale, les plus anciennes maisons connues ; ce qui, soit dit en passant, nous a contraints à ne traiter ici que de la ville impériale, la seule qu'il nous est donné d'entrevoir. Qu'il suffise de renvoyer à nouveau à la résidence Saint-Florent d'Orange, ce secteur de la ville antique aménagé à partir de 10 avant notre ère par le lotissement de parcelles de 200 ou 400 m<sup>2</sup> (selon que l'on a utilisé un ou deux modules), dont l'étendue tranche à elle seule sur celle de la plupart des demeures urbaines protohistoriques : par rapport à l'habitat traditionnel, les maisons construites à cet endroit relèvent bien, si l'on peut dire, d'une *reinterprétation romaine*, dont les traits sont allés s'accusant avec le temps, surtout à la faveur d'une reconstruction, déjà signalée, qui est à dater après le milieu du I<sup>er</sup> siècle.

Il ne faudrait pas accorder cependant une importance exagérée à cette notion de modèle, ne fût-ce que parce qu'il n'y a pas un modèle, mais des modèles, comme l'ont assez dit déjà d'autres contributions et débats de ce colloque. Il suffirait, pour le montrer, d'en rester à Orange, où les maisons de Saint-Florent ne sont pas celles du cours Pourtoles, mais autant vaut pour la plupart des autres villes, et singulièrement pour Aix ou Vaison, qui ont l'avantage d'offrir assez de plans d'habitations passablement bien conservées : on y voit coexister des maisons d'extension réduite et d'autres qui, pour être de grandes dévoreuses d'espace, n'en répondent pas moins, pour des échelles qui trahissent un standing supérieur, à des modules ou des schémas également assez uni-

formes. D'autre part, —et c'est plus important peut-être pour le sujet— les modèles ont évolué, ce qui permet de relativiser l'aspect contraignant qu'ils pouvaient revêtir à première vue. En témoignent assez ces incessantes transformations de l'habitat, qui se vérifient absolument partout ; qu'il suffise, sur ce point, de feuilleter l'ensemble de l'Atlas des maisons ou, si l'on préfère une approche plus synthétique, de se reporter à la communication qu'Eric Delaval a consacrée à un site qui ne relève pas *stricto sensu* de la Narbonnaise, mais en est cependant très proche : celui du "Verbe incarné" à Lyon, qui fournit une image assez exemplaire du phénomène.

A survoler, même rapidement, un tel dossier, le trait majeur tient sans doute à la grande diversité des évolutions, tant pour l'importance des changements apportés que pour le rythme des transformations. Cela va de modifications somme toute mineures à de radicaux bouleversements qui se succèdent parfois à un rythme accéléré : voir sur ce point l'image presque caricaturale fournie par l'incessante évolution qu'a connue l'îlot de la maison des "Dieux Océan" à Saint-Romain-en-Gal, dont il importe peu, à ce stade de notre réflexion, de savoir s'il s'agit-il bien d'une maison, comme on pourra en douter après les récentes remarques de Pierre Gros. Il serait souhaitable, bien sûr, de passer l'ensemble de la documentation au crible d'un examen plus approfondi ; mais outre que nous sommes mal armés, souvent, pour préciser les chronologies, ce serait aller très au-delà de notre sujet, pour esquisser toute une histoire urbaine, voire une histoire de la province tout court ; on se contentera donc d'y revenir brièvement en conclusion.

Pour l'instant, mieux vaut en rester à la maison et la ville, ou plutôt aux maisons et aux villes, car ces deux pluriels s'imposent à l'évidence après examen des contraintes rencontrées par les constructeurs et des réponses qui leur ont été données. Il y a bien *des* maisons, même si le fait que l'on découvre dans une fouille *une* maison romaine (et non une maison indigène) s'impose chaque jour à notre pratique d'archéologues, par l'examen des techniques de construction, du plan, ou du décor comme l'a assez montré tout ce colloque ; et même si la mise en œuvre, partout à la fois, de ces éléments propres à la maison romaine traduit bien cette unité de civilisation qui est caractéristique de l'empire, il y a aussi *des* villes, dont le caractère original résulte pour une large part de la variété des solutions apportées aux contraintes dues à leur histoire ou leur topographie.

A ne devoir retenir qu'une illustration de cette variété, on se tournera vers Nîmes, qui présente l'avantage d'offrir simultanément, par la fouille des abords de la Maison Carrée, un exemple de l'effacement d'un quartier pour faire place à un équipement public ; par celle de la ZAC des Halles, un cas d'aménagement d'un espace encore rural ; par

celle de "Villa Roma", enfin, une illustration privilégiée de la maîtrise d'une topographie particulièrement accidentée. On ne s'attardera guère cependant sur ces différents sites que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, sinon pour relever que des aménagements aussi différents donnent naturellement à chacun d'entre eux un aspect singulier ; et ce qui vaut pour Nîmes vaut aussi pour la plupart des autres agglomérations, telles Aix, Fréjus ou Vaison par exemple, où il est possible d'examiner simultanément plusieurs fouilles qui ont porté sur des étendues assez significatives. Est-ce suffisant pour pouvoir distinguer, au sein de ces villes (et de quelques autres), de véritables quartiers ? C'est la dernière question que nous devons poser, et la plus difficile sans doute de notre enquête.

La réponse paraît pourtant évidente si l'on utilise pour commencer un critère aussi abrupt (et simpliste) que celui de la taille des maisons. Cette taille est en effet très variable selon les villes, au point que des maisons de 200 à 500 m<sup>2</sup> au sol paraîtront très modestes à Fréjus, et plus encore à Vienne ou Vaison, par exemple, tandis qu'elles feraient fort bonne figure à Alba, du moins au regard des maisons du lieu-dit de Bagnols, qui atteignent à peine une soixantaine de mètres carrés au moment de leur plus grande extension, au II<sup>e</sup> siècle ; mais surtout, de semblables variations se rencontrent au sein d'une même ville : ainsi, pour en rester à Alba, où elles vont, comme souvent, de 1 à 8, voire 1 à 20, puisque l'habitat de Bagnols coexiste ici avec une maison de 500 m<sup>2</sup> et une autre de plus de 1250 m<sup>2</sup>, toutes deux situées dans d'autres secteurs géographiques. En première approximation, on n'hésitera donc guère à parler en ce cas de quartiers, d'autant que les petites maisons de Bagnols paraissent relever d'un lotissement assez resserré d'aspect, qui tranche sur l'utilisation très prodigue de l'espace par les autres demeures. Et ce qui vaut pour Alba est vrai de la plupart des autres villes, où l'on soupçonne aussi combien le tissu urbain pouvait être hétérogène. Ainsi par exemple à Nîmes, où les hauteurs, tout comme une large bande sur le pourtour intérieur de l'enceinte, paraissent être restées désertes, tandis que les abords du centre monumental semblent dévolus à des maisons de qualité ; ou encore à Aix-en-Provence, à cette différence près toutefois que ce sont ici les maisons du centre, étroitement corsetées par un réseau de rues orthonormé, qui sont plus modestes que les riches demeures de la périphérie, desservies par une voirie plus lâche – ce qui, soit dit en passant, ne peut que confirmer l'impression qu'il s'agit bien, en Narbonnaise comme ailleurs, d'étudier, non la ville, mais bien des villes romaines.

Mais si de telles reconstitutions du schéma général de l'urbanisme d'une ville donnée ont leur prix, ne fût-ce que pour fournir un cadre commode à des recherches ultérieures, il faut bien pourtant garder à l'esprit leur caractère hypothétique. Un

exemple suffira à le montrer, celui de l'artisanat, à propos duquel les synthèses que nous avons rassemblées font fréquemment allusion à l'existence possible de zones spécialisées au sein ou aux abords des villes. Ainsi pour les activités portuaires (à Marseille, bien sûr, mais aussi à Arles, Vienne ou Toulon), voire pour la fabrication de la céramique, que l'on soupçonne ici ou là, comme à Marseille, Nîmes ou Fréjus, avoir été installée, au moins pour partie, à la périphérie, mais à l'intérieur de l'agglomération ; jusqu'à due vérification, on se gardera cependant de conclure trop vite à l'existence de quartiers spécifiques, d'abord parce que les réalités urbaines étaient trop mouvantes, même dans l'antiquité, pour que l'on se satisfasse d'une image aussi schématique, comme le montrent les cas de Cimiez ou Narbonne par exemple, où fonctions artisanales et habitat paraissent avoir alternativement occupé, selon les époques, certains secteurs ; ensuite et surtout parce que dans la plupart des villes, commerce, artisanat et maisons semblent bien avoir été juxtaposés et, le plus souvent, imbriqués : ainsi à Toulon, Fréjus ou Saint-Romain-en-Gal, pour ne citer que ces exemples.

Cette fréquente présence de la boutique et de l'échoppe au sein des secteurs habités fait plus qu'apporter une nuance à l'appréhension par grandes masses du tissu urbain que l'on peut proposer ici ou là ; elle invite l'archéologue à n'utiliser qu'avec circonspection l'appellation même de quartier. Une bonne définition de ce terme supposerait toute une réflexion impossible à ébaucher ici, mais si l'on admet, en première approximation, qu'un quartier se signale à la fois par son standing plus ou moins élevé et par les fonctions qu'il remplit, il est clair que l'archéologie, bien souvent, est incapable de mesurer aussi bien celles-ci que celui-là. Pour le standing, les contributions et les discussions de ce colloque ont bien montré en effet combien l'appréciation que nous pouvons en avoir peut être largement subjective, surtout à propos de découvertes anciennes, qui ne prêtaient guère attention qu'aux éléments les plus spectaculaires du décor, l'*opus sectile* et les mosaïques en particulier ; or, comment raisonner à partir de tels indices (ou d'éventuelles cartes de répartition), quand l'on observe combien les mosaïques peuvent être rares parfois dans certaines demeures parmi les plus grandes, comme à Vaison par exemple ? Et il en va de même pour les fonctions remplies par l'habitat urbain, que nous peinons à reconnaître parce que trop souvent, nous ne disposons que d'un parcellaire, et non d'une affectation précise des différents locaux. Pour ne prendre que cet exemple, dans une grande *domus*, peut-on toujours délimiter à coup sûr le domaine du maître et ce qui relève, au contraire, de la location : commerce, artisanat, garnis ? Or, selon la pondération donnée à chacun de ces éléments, l'image de la maison change du tout au tout – et, avec elle, celle du secteur de la ville où elle était implantée.

Pour évidente qu'elle soit, cette remarque vaut qu'on s'y arrête un instant, car plus encore qu'à l'appréhension des quartiers, elle touche à la représentation même que nous pouvons avoir des villes romaines, en Narbonnaise comme ailleurs. Nous autres archéologues sommes bien un peu en effet comme cet ange de la fable qui pouvait ôter le toit des maisons pour en observer l'intérieur ; mais nous n'avons malheureusement hérité qu'en partie de son privilège, et les intérieurs qu'il nous est donné de connaître ont été désertés par la vie, de sorte que nous sommes surtout, et sans doute excessivement, sensibles au décor seul conservé, au point d'en oublier parfois ce que les contemporains eux-mêmes en percevaient. Les plans des villes et ceux des maisons ont une force si contraignante qu'en raison de la permanence rétinienne, nous ne voyons qu'eux ; mais le passant ordinaire, qui ne connaissait des grandes *domus* que les hautes murailles qui masquaient leurs jardins et tous leurs jeux d'eau, qui n'en franchissait le porche que pour entrevoir furtivement, depuis la seule antichambre, le luxe des pièces de réception, en avait sans doute une toute autre appréhension : il en retenait probablement surtout l'effet de masse, seul parfaitement perceptible de l'extérieur, où il servait à marquer, de façon toujours ostentatoire (et parfois presque jusqu'à l'obscénité, quand elles couvraient trois, quatre mille mètres carrés de superficie, par exemple) l'ascension sociale, la réussite de son propriétaire.

Or, quand l'on mesure les progrès de la romanisation par les maisons, c'est bien souvent sur l'examen des aménagements intérieurs que se fonde un tel jugement ; ce qui conduit à se demander si nous n'avons pas pris pour autant de vitrines de la romanité ce qui relevait au contraire, pour une large part, de la retraite et de l'intimité, ou, pour parler latin, du *secessus* et de l'*otium* de quelques notables, qui vivaient effectivement, et fastueusement, "à la romaine" au sein des villes de la région. Cette remarque pourra paraître bien désabusée, surtout en conclusion, ou presque, de notre enquête sur la maison et la ville en Narbonnaise. Nous y voyons au contraire une invitation à porter sur la ville un regard un peu différent, et finalement assez positif, parce qu'il n'est pas réservé aux seules grandes *domus* qui ont jusqu'ici surtout focalisé l'attention.

Ces *domus* tiennent cependant, et tiendront longtemps encore sans doute, une place essentielle dans notre documentation : ainsi s'explique que, dans l'esprit de beaucoup, elles fassent figure de seuls modèles d'habitation urbaine et que leur histoire, du coup, soit confondue avec celle de toute une civilisation. Or, si cette notion de modèle peut apparaître recevable (quitte, comme on l'a vu, à la considérer de façon moins exclusive que naguère,

et à lui apporter quelques nuances, aussi), il reste pour terminer à dire un mot de son évolution, plus complexe finalement qu'il ne semble, tant à décrire qu'à interpréter.

Dans la région, ce, ou plutôt ces modèles apparaissent le plus souvent, on l'a dit, dès l'époque augustéenne, et ils s'affirment ensuite – nos fiches le montrent assez – particulièrement à l'époque flavienne, dont l'importance ne saurait être assez soulignée, pour atteindre un probable acmé au II<sup>e</sup> siècle, qui a souvent été marqué par des réfections, des embellissements, et parfois aussi des empiètements sur la voirie, qui sont autant de signes peu équivoques de vitalité. Mais dès le III<sup>e</sup> siècle, dans la plupart des villes, des secteurs entiers paraissent à l'abandon – et particulièrement ceux qui comptaient les *domus* les plus importantes : la chronologie varie certes, légèrement, d'un site à l'autre, selon des modalités que des recherches futures permettront d'affiner, mais l'embellie ne se poursuit un peu au-delà du tournant du IV<sup>e</sup> siècle qu'en quelques cas exceptionnels, pour des réoccupations qui, dans l'ensemble, paraissent bien précaires, comme à Aix ou Arles, par exemple.

Faut-il rapporter une telle évolution à cette "crise du III<sup>e</sup> siècle" qui constitue l'un des poncifs les mieux établis de l'historiographie, contre lequel, tout au long de sa vie de savant, un homme comme P.-A. Février a dû lutter, sans toujours avoir été bien entendu, comme le montre assez l'introduction d'A. Carandini à un tout récent volume d'une *Storia di Roma* ? Peut-être, mais à condition de prendre ce mot de crise en son sens originel, et de l'analyser en termes d'évolution, d'adaptation à une conjoncture nouvelle, et non pas de décadence. Faute de quoi, les remarques que nous avons faites sur ces prétendues "vitrines de la romanité" que les grandes *domus* auraient constituées perdraient toute importance ; car s'il est paraît assuré que le modèle représenté par les maisons des notables a définitivement été abandonné, au moins en ville, à partir du III<sup>e</sup> siècle, les villes pour autant n'étaient pas elles-mêmes condamnées à cette date, surtout dans cette région où elles ont survécu longtemps, et comme villes encore romaines : à coup sûr pendant toute l'antiquité tardive, et pour certaines, pendant une partie du haut moyen âge encore. Ce qui implique que les contemporains ont alors usé d'une autre façon d'habiter la ville, dont l'appropriation (partielle) des édifices publics, tel le cirque d'Arles auquel il a déjà été fait allusion, ne constitue sûrement qu'un exemple parmi d'autres. Mais poursuivre sur ce thème nous entraînerait trop loin ; car si la recherche était assez avancée en ce domaine, ce pourrait être l'objet de tout un autre colloque.